



Incursion dans l'atelier
in vivo du chef **Yannick
Nézet-Séguin** Page E 3



Le Journal de Montréal,
50 ans et toujours fidèle
à ses origines Page E 7

CULTURE

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 14 ET DIMANCHE 15 JUIN 2014



RENAUD CORLOUER

Rendez-vous à Plaza **Francia**

La rencontre bénie de la fille des Rita et des gars
de Gotan: l'exaltante *misión* de la création d'un
« new tango song book »

SYLVAIN CORMIER

Peux pas m'empêcher de rappeler à Catherine Ringer que, pour moi, tout a commencé par les Rita Mitsouko, il y a un quart de siècle. Février 1989. Ma première entrevue, obtenue à l'esbroufe, mon copain Alain avait fait le photographe et moi, le journaliste rock. On avait dit qu'on était de *Continuum*, alors le journal étudiant de l'UdeM: ça avait suffi au relationniste. On était diplômés de 20 ans de sous-sol à Montréal-Nord, en vérité. Finalement, faute de réussir à fourguer le papier ailleurs, on avait abouti à... *Continuum*. À la rencontre du destin et, un an et demi plus tard, du *Devoir*.

« Ah! C'est mignon, ça! » La Ringer rit de bon cœur à son bout de fil. « Alors, bon anniversaire! Ça s'était bien passé, au moins? » Oui. Tellement que j'ai compris sur place que les mots et la musique, c'était mon lot, ma vie. Qu'on parlait le même langage, les Rita et moi, qu'à la base on était fans de James Brown, tous. On avait rigolé beaucoup, elle appelait Mister Bidouille son cher Fred, parce qu'il traficotait ses guitares. Pensée pour Fred Chichin, parti asticoter Jimi Hendrix en 2007. Coup du destin, ça aussi.

« Il y a des moments comme ça, dans une vie, hein? Où ça arrive parce que ça doit arriver », résume-t-elle. La mort qui frappe, la vie qui

« Notre trio existe comme un univers en soi »

Eduardo Makaroff

surgit, l'occasion que l'on saisit. À preuve, cette nouvelle alliance inattendue et inespérée qui s'appelle Plaza Francia. « Quand j'ai eu Eduardo Makaroff au téléphone, raconte-t-elle, et qu'il m'a proposé de chanter des tangos qu'il avait écrits avec son pote Christoph H. Müller de Gotan, j'ai senti un p'tit frisson intérieur. Comme si je savais que quelque chose comme ça devait arriver. Une rencontre comme ça est un cadeau de la vie. »

Destin, y a pas d'autre mot. L'Argentin Makaroff et le Suisse Müller, les deux têtes chercheuses de l'extraordinaire et planétaire groupe de tango électro Gotan Project, avaient en tête une courte liste de chanteuses pour leur « new tango song book ». Mais parler d'abord à Catherine Ringer, c'était pour Eduardo « tenter le grand coup, un destin un peu provoqué ». Pas d'intermédiaire, pas de filtre, ça s'est joué à la gouaille et à l'oreille.

« On a tout fait nous-mêmes, exulte Eduardo à SON bout du fil. Catherine a tout simplement dit: oui, envoyez-moi des choses. Elle a bien aimé, elle est venue faire des maquettes, on a été chez elle en faire d'autres, après elle est venue voir comment on a enregistré les arrangements avec Gustavo Beytelmann, qui est un grand maestro. Rien de planifié dans un bureau de maison de disques, ça c'est sûr! De toute façon, nous, au départ, on voulait pas un disque

de fameux duos, on voulait vivre une expérience avec des chanteuses qui avaient le même esprit d'aventure que nous, et pour l'aventure, Catherine, elle était plus que partante! »

Un trio, un nom, un répertoire

Une fois trouvés, ils se sont nommés. Le trio se présente à l'enseigne de Plaza Francia, qui est une place publique à Buenos Aires, évoquant tout naturellement l'Argentine et la France. L'entité Müller & Makaroff existait déjà pour une foultitude d'activités autour du Gotan Project, il ne suffisait pas d'ajouter la Ringer à l'affaire, façon Medeski, Martin & Wood. « C'est vraiment un groupe, affirme Eduardo. Notre trio existe comme un univers en soi. C'est une entente professionnelle, artistique et humaine qui peut durer bien plus que cet album [*A New Tango Song Book*] et cette tournée que nous avons commencée en avril [triumphes homologués un peu partout, et dûment médiatisés au Printemps de Bourges]. »

« Vous savez, continue-t-il, le tango argentin est pour nous un océan très large, très profond, inépuisable. Nous avons tenté, avec Gotan Project, de repousser les frontières du tango instrumental, provoqué des rencontres avec d'autres champs musicaux, essayé de renouveler le genre, mais la grande mission de Plaza Francia est de relancer la création de chansons pour le tango, au-delà de ce répertoire de standards que l'on rejoue, rejoue, rejoue, depuis un siècle. Nos morceaux peuvent être des réussites ou pas, mais l'important est la démarche, le geste. Il y a beaucoup de jeunes qui apprennent ce langage musical: il faut savoir jouer les standards comme en jazz, mais comme

VOIR PAGE E 4: FRANCIA

CULTURE

La résurrection du Jazz libre du Québec

SERGE TRUFFAUT

Avant-hier, il se faisait rare. Hier, il l'était moins. Aujourd'hui, il se manifeste au grand jour. Bon. Le sujet commun aux trois phrases précédentes s'appelle le vinyle. Celui envoyé par Guy Thouin, batteur du Nouveau Jazz libre du Québec (NJLQ), comme il fut celui de l'ancien. Déclinons.

Il y a peu, donc, on a eu droit à une double surprise. La surprise numéro 1? Un enregistrement du NJLQ dont on n'avait pas entendu parler depuis des lunes, les antiques et non les indiennes. La numéro 2? L'enregistrement en question, en fait il s'agit d'un *live*, a été proposé en « vaille-til ».



comme on dit en langue chouan. Une fois l'objet en main, on s'est dit: voici donc la justification de quelque chose de nouveau qui ne l'est pas tout à fait, ou plus exactement

voici donc le retour de quelque chose d'ancien. De quoi s'agit-il? Depuis quelques mois, on a remarqué que la majorité des mensuels de jazz consacrent au moins quatre pages aux tournedisques, aux cartouches et aux aiguilles. Oui, la résurrection de l'ancien, du bon son, du son meilleur que le CD, est en cours.

Que Guy Thouin et ses complices saxophonistes Bryan Highbloom et Raymon Torchinsky aient eu le courage comme la générosité de soumettre leurs aventures musicales sur album, comme d'ailleurs sur CD, en dit long sur la progression du phénomène. A preuve, pratiquement tous les musiciens, y compris les « rock-stars-machin-chose », se sont mis au vinyle.

Cela étant, le trio animé par Thouin va ravir un groupe précis d'amateurs. Mais encore? Ceux qui sont assez vieux pour avoir apprécié le free jazz des années 60 et 70 et qui l'apprécient encore. Ceux qui avaient été conquis et le restent par les jubilations puissantes et débriées des animateurs de la New Thing, les Albert Ayler, Sunny Murray, l'Archie Shepp de la fin des années 60 et du début des années 70.

On se doit de préciser, de souligner, de marteler que Thouin, Highbloom et Torchinsky sont des vétérans du genre, donc des musiciens très expérimentés. Cela s'entend d'ailleurs d'entrée de jeu. Ils excellent dans le décapage des neurones. Et pour cela ils méritent nos remerciements et notre respect. *Ave!*

P.S.: intitulé *En direct du Suomi Per Il Popolo*, ce disque est en vente chez Archambault, à L'Oblique et chez Cheap Thrill.



Justement, à propos du Suomi, il faut préciser que son festival extraordinaire, car confectionné à l'enseigne du risque, de l'improvisation, de la curiosité et de l'ouverture, se poursuit jusqu'au 28 juin à la Casa Del Popolo, à la Sala Rossa, au Café Résonance et au Vitrola. La programmation à suoniperilpopolo.org

Le Devoir

Découter: La pièce *Commun Blues/Down the Hobbit Hole* du **Nouveau Jazz libre du Québec**. ledevoir.com/culture/musique

Sans la culture, pourquoi combattre?



ODILE TREMBLAY

Le distributeur Louis Dussault nous faisait parvenir cette semaine une merveilleuse citation de Winston Churchill, premier ministre britannique passé maître dans l'art du mot bien placé. Durant la Seconde Guerre mondiale, des députés à la Chambre des communes du Royaume-Uni, histoire de contribuer à l'effort de guerre, réclamaient que soit abolie toute subvention à l'art et à la culture afin de renforcer l'arsenal militaire utilisé pour combattre le III^e Reich. Toujours suave, l'homme au cigare avait répondu par une question: « *Then, what are we fighting for?* »

Aux yeux de Churchill, politicien militaire doté de goût et de bon sens — par ailleurs peintre et écrivain plus tard nobélisé —, la culture et la civilisation ne faisaient qu'un. Pourquoi combattre si ce n'est pour préserver le meilleur de nous-mêmes?

Nous voici d'accord avec ce grand homme. Et, entendant tant de Québécois rouspéter contre les subventions à la culture, pour mieux financer « *les vraies affaires* », on a envie de les renvoyer à la fière réplique churchillienne, dans sa Grande-Bretagne à feu et à sang, s'inclinant devant des priorités jugées suprêmes: l'art et la culture.

On pense à tout ça devant les compressions de 20% aux crédits d'impôt des productions québécoises annoncées dans le budget libéral, qui risquent de mettre à genoux le monde du spectacle et des tournages audiovisuels québécois et étrangers sur notre sol. D'autres joueurs culturels aussi. Une catastrophe!

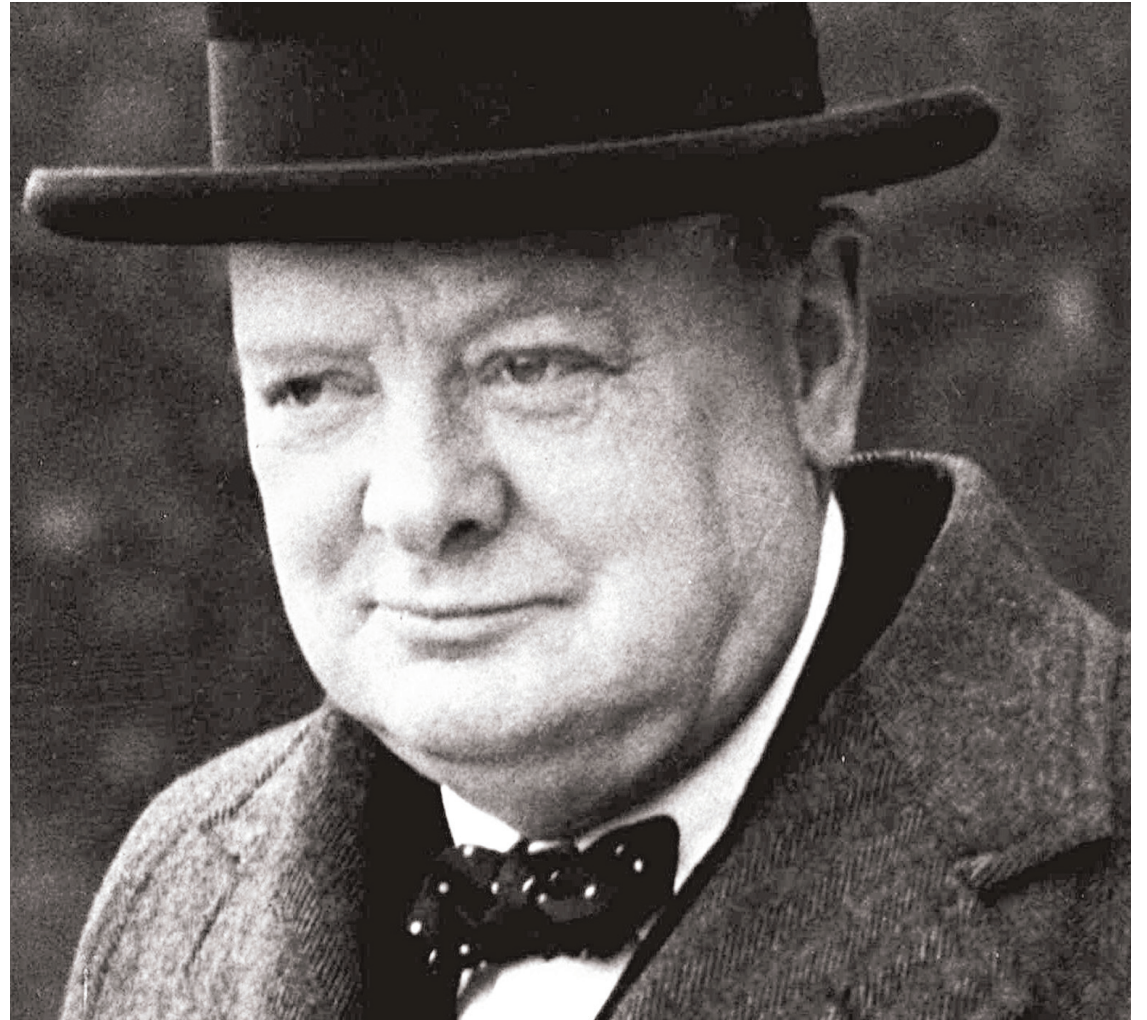
Plusieurs voix du milieu s'élèvent avec grondements répercutés, sacres inclus. Au moment même où la Culture injecte de nouvelles ressources numériques pour promouvoir sur la Toile les œuvres québécoises, faut-il empêcher leur relève d'exister? Non! Non! Non!

Lueur d'espoir

Optimiste peut-être en la matière, il me semble voir la machine d'État prête à faire marche arrière sur la baisse des crédits d'impôt en culture. Cette semaine, interrogé là-dessus à l'Assemblée nationale, le ministre des Finances Carlos Leitao, qui lança ce pavé dans la mare budgétaire, semblait ébranlé. Quant à sa consœur de la Culture et des Communications, Hélène David, en entrevue au *Devoir*, elle ouvrait des brèches. La ministre invitait les organisations culturelles à préparer des arguments clairs et convaincants pour se défendre bien haut devant la Commission d'examen sur la fiscalité québécoise en septembre. « *Le ministre Leitao sera ouvert à les entendre et même prêt à en faire une sorte de priorité.* » A ses yeux, le gouvernement et le ministre des Finances ont agi rapidement, vu le mauvais état des finances publiques. Après mûre réflexion, ça pourrait changer, on le présume.

Rappelons que ladite coupe des crédits d'impôt sera effective à partir du 31 août. Les projets entérinés par la SODEC avant cette date ne seront pas touchés. Assez pour encourager les promoteurs artistiques à pousser vite leurs pions, quitte à bosser durant les belles vacances pourtant prévues depuis longtemps.

La Commission d'examen sur la fiscalité québécoise se déroule en septembre donc, avec léger flottement temporel. Les projets



ARCHIVES ASSOCIATED PRESS

Aux yeux de Churchill, politicien militaire doté de goût et de bon sens — par ailleurs peintre et écrivain plus tard nobélisé —, la culture et la civilisation ne faisaient qu'un.

tombant entre les craques du plancher au cours des semaines automnales précédant ses conclusions ont intérêt à flotter dans les limbes.

Dans leurs démonstrations, les entreprises et associations culturelles devront prouver que l'État n'économisera pas grand-chose en réduisant les crédits à la culture. Après tout, les tournages en particulier créent des emplois dans l'univers protéiforme de l'audiovisuel, engendrent un tas de retombées: traiteurs, fournisseurs de matériaux et de locaux en tous genres,

Un tournage est une PME, une ruche, une société éphémère avec corps de métier qui se dépensent et dépendent, en faisant circuler le métal précieux de main à main

alouette! Chaque tournage est une PME, une ruche, une société éphémère avec corps de métier qui se dépensent et dépendent, en faisant circuler le métal précieux de main à main. Leur couper les vivres, c'est appauvrir la société. CQFD.

De tels arguments devraient toucher au cœur un ministre des Finances. J'avoue leur préférer la cause des valeurs intangibles chères à Churchill: l'âme d'un peuple traduite en mots, en images, en sons, qui sont sans prix. Mais il faut ce qu'il faut.

Quand même: en ces temps troublés, le Québec a vraiment besoin de ses troubadours. Il a beau se gaver l'oreille de sonorités issues de la planète entière, adorer le veau d'or d'Hollywood dans les salles obscures, reste que nul ne peut traduire les angoisses et les rêves collectifs avec autant d'acuité que ses créateurs nationaux.

La bonne nouvelle, c'est que la ministre de la Culture, Hélène David, se démène vraiment

pour la cause, poussant à la roue du numérique et des tournées au Québec et à l'étranger, hausant son portefeuille de 1%, ce qui n'est pas rien à l'heure des coupes à blanc. Mais comment pourra-t-elle améliorer le triste sort des librairies indépendantes sans appuyer le prix unique du livre ou le retrait de certains titres des grandes surfaces, qui ne la branchent pas? Mystère! Les Québécois lisent de moins en moins, elle le sait, charge son adjoint parlementaire Luc Fortin de trouver des solutions à la disette des indépendants. Bonne chance!

Du côté des films maison, voici à peu près enterrées, faute de financement, les conclusions du fameux rapport du groupe de travail piloté par François Macerola l'an dernier sur les enjeux du cinéma québécois. La scénarisation était alors désignée nerf de la guerre. Bien des films font naufrage à l'étape du texte en donnant des maux de tête aux critiques de cinéma et en éloignant le public à grandes enjambées. Ça prendrait des fonds injectés en amont du tournage. Or, sans argent frais, la SODEC devra, d'une façon ou l'autre, déshabiller Pierre pour habiller Paul, voire restreindre le nombre des films soutenus pour mieux les encadrer. Pourquoi pas? Reste à surveiller de près ces prêts pour un rendu.

Car les optimistes comme les pessimistes épris d'art qui aide à vivre et à grandir vieilliront devant l'éternel berceau de la Culture, pour l'empêcher de prendre froid sous le vent de l'austérité. Sinon, comme le demanderait le grand sir, pourquoi combattre?

otremblay@ledevoir.com



présente

LA MUSIQUE DES GRANDS ESPACES

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU

DOMAINE FORGET

21 JUIN AU 24 AOÛT 2014

GRANDE FIN DE SEMAINE D'OUVERTURE!

SAMEDI 21 JUIN 20 H
LES VIOLONS DU ROY
Alexander Weimann, chef d'orchestre
Marie-Nicole Lemieux, contralto
Emmanuel Pahud, flûte

Soirée **Bell**

DIMANCHE 22 JUIN 15 H
CONCERT-DÉGUSTATION
Marie-Nicole Lemieux, contralto
Yannick Rieu, saxophone
Lorraine Desmarais, piano

Événement **La Coop fédérée**

LES BRUNCHES-MUSIQUE

CASINO CHARLEVOIX

Tous les dimanches de l'été!
Du 8 juin au 31 août





Détails sur domaineforget.com

418.452.3535 | 1 888.DFORGET (336.7438) Suivez-nous sur    

 Patrimoine canadien
 

CULTURE › MUSIQUE

En répétition avec Yannick Nézet-Séguin

Là où d'autres donnent l'impression de travailler, le chef montréalais exsude l'amour de la musique

Le Devoir a pu assister cette semaine aux répétitions du concert prestige de l'Orchestre métropolitain et observer Yannick Nézet-Séguin dans la préparation de sa rencontre musicale avec Hélène Grimaud. Récit d'une incursion dans l'atelier *in vivo* d'un grand artiste.

CHRISTOPHE HUSS

A lors que d'aucuns gardent jalousement les portes closes et empêchent les journalistes d'observer leur travail, l'accueil de Yannick Nézet-Séguin, qui nous a ouvert cette semaine les portes de la Maison symphonique, a été tout de suite favorable. Il est vrai que la présence d'observateurs dans l'atelier des artistes est rarement souhaitée. La réticence, dans le cas d'une formation symphonique, est amplifiée par le fait que les instrumentistes craignent d'exposer leurs éventuelles faiblesses et n'apprécient guère d'être repris ou corrigés devant témoins. Cela se comprend aisément.

La répétition est pourtant le moment révélateur de l'alchimie qui peut exister entre un chef et ses musiciens, mais surtout de la manière dont un chef vit la musique et la transmet. Il est ici à nu. Il ne donne pas un show, car il travaille avec un seul objectif: parvenir au meilleur résultat dans un minimum de temps.

Le séducteur

La manière dont un chef atteint ce résultat est riche d'enseignements. Rafael Frühbeck de Burgos, décédé quelques heures avant que nous assistions à ces répétitions, usait souvent de la formule «*Let us agree*», destinée à aboutir à une sorte de consensus imposé aux «*ladies and gentlemen*» de l'orchestre. Combien de fois ai-je entendu Carlo Maria Giulini commencer une phrase par «*Mes amis, s'il vous plaît*». Une répétition est un pur bonheur. Par-dessus tout, il y a une humanité, très grande. On le voit se pencher vers le piano comme pour remercier sa soliste de ce qu'il entend. C'est étrange d'écrire cela, mais Yannick Nézet-Séguin exsude l'amour de la musique là où d'autres donnent franchement l'impression de travailler.



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Observé en répétition avec l'Orchestre métropolitain, le chef Yannick Nézet-Séguin dégage une très grande humanité.

musiciens à l'œuvre.

Ces exemples édifiants ne doivent pas cacher le fait que, très souvent, le travail, même chez de très grands noms, se cantonne au «*plus fort-moins fort*» et au «*plus vite-moins vite*», sans que l'on sache forcément la finalité de ces indications.

Observer Yannick Nézet-Séguin en répétition est un pur bonheur. Par-dessus tout, il y a une humanité, très grande. On le voit se pencher vers le piano comme pour remercier sa soliste de ce qu'il entend. C'est étrange d'écrire cela, mais Yannick Nézet-Séguin exsude l'amour de la musique là où d'autres donnent franchement l'impression de travailler.

Dans le rapport aux autres, plutôt que d'autorité on parlera de subtile opération de séduction. Il arrive à Yannick Nézet-Séguin de s'adresser des reproches, comme, par exemple, celui de n'avoir pas su emballer la fin du concerto. On n'observe pas de rapport d'autorité explicite: il est à la tête d'une équipe soudée et pilote la manœuvre.

Les transfusions

Dans son approche musicale, Yannick Nézet-Séguin, plutôt que d'interrompre fréquemment l'orchestre, privilégie la lecture d'un mouvement dans son ensemble, suivie du travail sur ce mouvement. En bout de course, il y a là une ca-

pacité très impressionnante non seulement de mémorisation de ce qui s'est déroulé (qualité partagée chez les grands chefs), mais surtout une étonnante faculté de tri entre ce qu'il va laisser passer, en sachant que cela se placera, et ce qui doit être travaillé: «*Le fruit des années d'expérience*», nous explique Yannick Nézet-Séguin à la pause, en riant. «*C'est comme un deuxième cerveau, le cerveau observateur, qui est là en permanence. Il faut que je fasse attention, moi-même, à ne pas laisser ce cerveau-là prendre toute la place.*» L'observation excessive brime l'action, qui, elle, peut avoir une incidence directe et bénéfique sur la ma-

nière dont l'orchestre va attaquer la partition. S'il ne relève pas certaines erreurs, c'est grâce à «*l'avantage de connaître bien le groupe. Je sais que demain ça ira mieux et je sais souvent pourquoi. Parfois c'est parce que moi-même je n'ai pas su anticiper quelque chose ou que j'ai voulu trop compenser par mes gestes.*»

Yannick Nézet-Séguin considère «*l'ensemble des répétitions*» comme un terrain pour «*se rendre d'un point A à un point B*». Même si certains orchestres vont plus vite que d'autres et que certains ont plus de temps que d'autres, il faut savoir ce qu'on peut obtenir en peu de temps. «*J'ai souvent été placé en situation, très*

jeune, d'un manque de temps. Il me faut donc trier sur le moment ce que je dois prioriser. Je sais que certains chefs disent tout ce qui leur passe par la tête et, à un certain moment, manquent de temps. Le temps de répétition est un luxe.»

Dans Bruckner, Yannick Nézet-Séguin donne un certain nombre d'images, comme Harnoncourt, demandant par exemple des «*couleurs évoquant le mystère d'un sous-bois*». Chose surprenante: à un moment, le chef demande à une violoniste de ne pas noter dans sa partition ce qu'il vient de dire. En entrevue, il confirme que ce n'est pas un hasard: «*À Philadelphie, j'essaie d'empêcher d'écrire, pour être dans l'instant.*»

Chose peu connue du grand public, les nombreuses annotations dans les partitions des musiciens peuvent amener des transfusions d'interprétation d'un chef à un autre. Ainsi, le *Requiem* de Verdi de Barenboïm est très proche de celui de Giulini, car le chef de chœur avec lequel Barenboïm a travaillé l'œuvre pour la première fois avait toutes les annotations de Giulini. Harnoncourt me disait un jour avoir assisté, à Amsterdam, à un concert Schubert dirigé par Bernstein dans lequel il reconnaissait nombre de ses idées. Bernstein lui a confirmé ensuite que le matériel d'orchestre contenait toutes les annotations d'un concert que l'orchestre avait joué avec Harnoncourt. Bernstein les avait intégrées car elles l'avaient convaincu! Yannick Nézet-Séguin a connu cela à Londres, dans le *Requiem allemand* de Brahms: «*Quand j'ai commencé à diriger, tout était posé, ample.*» Un CD documente cette expérience rare où la vision du chef allemand Klaus Tennstedt innerve la lecture de Yannick Nézet-Séguin.

Dans certains domaines, le chef québécois n'admet aucun compromis. «*Un chef doit avoir son propre matériel d'orchestre dans les œuvres de la période classique: Haydn, Mozart... Dans les opéras de Mozart ou les symphonies de Schumann avec l'Orchestre de chambre d'Europe, tout est de moi!*»

Le Devoir

D Voir · Un extrait vidéo de l'Orchestre métropolitain en répétition. ledevoir.com/culture/musique

Danakil aux Francos: le reggae français en toute simplicité

YVES BERNARD

Ils sont venus à Montréal quatre fois en quatre ans et aimeraient faire une tournée des salles québécoises. Mais ce dimanche, ils se produisent à L'Astral et en sont très heureux, d'autant qu'ils ont un nouveau disque à offrir: *Entre les lignes*, qui est leur plus abouti, tant au chapitre des textes qu'au chapitre des basses fréquences bien assumées du roots. Avec *Dub Inc.*, ils sont les locomotives du reggae français, un genre qui se porte bien en dépit d'une sous-diffusion qui paraît chronique dans l'Hexagone.

«*Il y a un gros contraste entre ce qui se passe live et dans les médias*», estime Mathieu Dassieu, dit Das, saxophoniste, compositeur et gérant de Danakil. «*Dans tous les festivals et toutes les salles de concert, c'est l'une des musiques les plus populaires, et rares sont les concerts de reggae où il n'y a pas de public. Pourtant, il n'y a rien pour nous dans le paysage audiovisuel et radiophonique français.*»

Danakil a commencé en 2000, au moment où des groupes comme Sinsemillia et Babylon Circus tournaient à plein. Puis, ce fut la pénurie pendant cinq ou six ans avant que les choses ne reprennent. Selon Das, on est revenu dans le haut du cycle, mais un nouveau phénomène se fait sentir, celui de l'émergence des groupes de reggae français qui chantent en anglais. On pense à Biga Ranx et à Naïman.

Autre signe des temps: le reggae français est surtout associé au roots, alors qu'en Jamaïque, on opte depuis longtemps pour le dancehall plus électro. Comment expliquer ces tendances? «*C'est vrai qu'il y a un gros décalage*, répond le musicien. *En 2010, on a passé deux mois à écouter du dancehall en Jamaïque. Puis, on est revenu en se disant que c'était consternant et que le roots avait disparu de cette belle île qui en est pourtant*

emblématique. Mais on constate qu'il y a aujourd'hui un vrai renouveau de la scène jamaïcaine et que des jeunes recommencent à jouer très roots.» Ils s'appellent Protoje, Chronixx et Rootz Underground, entre autres.

Et Danakil dans tout cela? Les critiques s'entendent sur le fait qu'*Entre les lignes* est son premier vrai bon album. Das commente: «*On a commencé de façon amateur et sans aucune attention. Notre premier album était incoutable et les deux suivants étaient mieux. Au début, on enregistrait pour avoir un support pour tourner, mais ce qui est marrant, c'est que les gens nous demandent souvent les chansons des deux premiers albums. Comme quoi il n'y a pas de logique à ce niveau-là.*»

Entre les lignes propose une autre façon de voir la vie, de «*voir le jour sous une autre lumière*», comme ils le chantent en entrée de jeu. On prône le respect de la terre des ancêtres, on cause de rêve, de dignité et de génération oubliée. On s'inspire beaucoup du Mali, où le chanteur Balik a écrit les textes. «*Le disque est moins marqué que le précédent par l'Afrique au niveau des sonorités, mais au niveau des thèmes, on retrouve énormément ce continent*», affirme Dassieu.

Restent les petits plaisirs, les détours en anglais avec les Twinkle Brothers, le clin d'œil aux Beatles avec *The Fool on the Hill*, la biographie imaginée de Gandhi par Balik, cette finale à la guitare sèche comme si on était autour du feu et, pour le concert de dimanche, cette excellente première partie en perspective avec les Montréalais de Deya.

Collaborateur
Le Devoir

D Écouter · La pièce *Entre les lignes* par Danakil. ledevoir.com/culture/musique

Hydro Québec
GRAND PARTENAIRE

TNM

OH LES BEAUX JOURS

AVEC CATHERINE FROT

DISPONIBLE EN ABONNEMENT SEULEMENT!

ABONNEZ-VOUS! TNM.QC.CA
SAISON 2014/15 = BEING AT HOME WITH CLAUDE + L'IMPORTANCE D'ÊTRE CONSTANT + LE JOURNAL D'ANNE FRANK + RICHARD III + LE TOUR DU MONDE EN 80 JOURS + OH LES BEAUX JOURS

CULTURE › MUSIQUE

FRANCIA

SUITE DE LA PAGE E 1

base pour de nouvelles chansons. C'est un style vivant, et avec Catherine, c'est un style très vivant!»

Ça donne sur disque, ha-churé de cordes, ponctué çà et là d'électro mais pas trop, avec double bandonéon pour la bonne cause, des choses très tendres et délicatement pop (*Timidez, Memoria del placer*), ça pulse quasi disco dans *La que se fue*, jazzy avec guitare néo-yéyé dans *Mi calle*, et partout, partout, ça sonne comme du Catherine Ringer tout craché: «Elle marque cet album», résume Eduardo. L'intéressée est ravie: «J'ai l'occasion de faire partager ce que je sais faire en tant qu'interprète. Quand j'ai commencé à chanter à 17 ans, j'interprétais des comédies musicales, toutes sortes de trucs. Je me les prenais. C'est comme La foule, qui est à la base une chanson sud-américaine: personne ne doute que c'est une chanson de Piaf. Avec Eduardo et Christoph, j'ai toute ma propre place de création.»

Le spectacle permet plus encore ce déploiement de l'irrépressible nature de la Ringer. «On est cinq, précise Catherine, avec Facundo Torres, le bandonéoniste qui jouait dans *Gotan*, et Romain Lécuyer, le contrebassiste qui jouait dans un autre orchestre avec le bandonéoniste, on parle de gens qui jouent remarquablement ensemble. Ça swingue en tango, bien sûr, mais ça groove, aussi. Ça bouge. Alors moi, avec ma voix, je fais ce que veux, quoi.» Eduardo: «Avec elle, tout est possible, alors on se permet tout avec elle, y compris quelques surprises.» Catherine, pas gênée: «Et le public est content, je le précise!» En a-t-on douté? Plaza Francia, simple destination, est désormais un destin.

Le Devoir

A NEW TANGO SONG BOOK PLAZA FRANCIA
Au théâtre Maisonneuve dans le cadre des FrancoFolies, jeudi 19 juin, à 20 h.

D Écouter La pièce *Mi calle*. ledevoir.com



RENAUD CORLOUER

«J'ai senti un p'tit frisson intérieur. Comme si je savais que quelque chose comme ça devait arriver. Une rencontre comme ça est un cadeau de la vie.»

Catherine Ringer, à propos du moment où on lui a proposé de se joindre au projet

Le reggae roots qui fait pop de Ziggy

L'aîné des Marley vient présenter à Montréal son nouveau disque, *Fly Rasta*

YVES BERNARD

Parce qu'il est l'aîné de la famille royale du reggae, les attentes à l'égard de Ziggy Marley sont toujours très grandes. Et parce qu'il ne fait pas les choses exactement comme son père, on l'a parfois reçu avec une brique et un fanal. Mais le nouveau disque *Fly Rasta* cartonne dans iTunes et au palmarès reggae du *Billboard*. Ce n'est pas complètement roots, mais les ingrédients de la famille reviennent dans plusieurs pièces, avec toutefois une influence pop rock très présente. Ziggy Marley s'amène à L'Olympia ce dimanche pour en offrir le contenu.

Fly Rasta suggère l'envol du reggae, une façon de lui donner des ailes. Certains ont parlé d'un album plus éclectique que les quatre autres solos que l'artiste a réalisés jusqu'ici. Sur le sujet, il se fait nuancé: «Je ne sais pas quoi répondre à ça. Ça continue de changer. Il y a sur ce disque des chansons qui viennent de tous les univers de la musique. Peut-être bien que c'est l'un de mes plus éclectiques.»

L'opus commence avec un décompte et une sorte de bruit d'explosion qui ramène aux grands décollages. S'ensuit un reggae rock, pop, avec un chœur féminin autonome ou à l'unisson, un clavier funky et quelques rappels de cuivres. Puis, on plongera dans le roots bien affirmé, une ballade à la tendresse, du roots avec clavier atmosphérique, des refrains accrocheurs, du rock acoustique, un caractère funky et du clavier soul qui s'invitent au bal. L'ensemble se tient, accessible et senti, parfois convenu, mais la parole consciente perdure depuis les débuts, alors que Ziggy n'avait que 10 ans.

«Mon message a évolué de la même manière que j'ai évolué en tant que personne, affirme-t-il. C'est devenu plus spirituel et plus en lien avec la condition humaine. Au début, c'étaient des commentaires plus politiques et un peu plus sociaux.» Pour affirmer cette spiritualité, il a invité sur la pièce titre de *Fly Rasta* le légendaire U-Roy. Ziggy commente: «C'est un de mes pères, un des pères de la musique. Travailler avec lui s'avère très inspirant. L'éveil à la conscience est une partie de ma vie et ma vie, c'est mon art.» Sur le disque, Ziggy réaffirme aussi le pouvoir de

«Mon message a évolué de la même manière que j'ai évolué en tant que personne. C'est devenu plus spirituel et plus en lien avec la condition humaine.»

Ziggy Marley

l'amour et de la liberté.

Il parlera de son père Bob, réputé exigeant avec ses enfants: «Il m'a donné la vie et la discipline. Il se souciait vraiment des gens. Je me rappelle par exemple ce voyage que j'ai réalisé avec lui au Zimbabwe en 1980 pendant les célébrations de l'indépendance. C'était spécial. En Jamaïque, je ne pense pas qu'il soit à la veille de manquer de reconnaissance.»

Fly Rasta marque le retour de la collaboration de Ziggy avec sa sœur Cedella, qui chante avec lui, rappelant en cela la période des *Melody Makers*. L'histoire avait commencé en 1979, alors que l'aîné de la famille, sa sœur Cedella, son frère Stephen et sa demi-sœur Sharon s'étaient regroupés autour du paternel pour enregistrer *Children Playing in the Streets*. Puis ce furent les *Melody Makers* avec la famille et l'aventure solo de Ziggy depuis 2002. L'étape suivante pour les Marley: la troisième génération de musiciens: «Mon neveu Jo Mersa et mon fils Daniel font de la musique. Ils ne font pas le reggae de la façon dont je le fais. Ils sont plus nouvelle génération, plus électroniques.» Pour le concert de Montréal, Kiko Tru Rasta, un artiste haïtien-américain, ouvrira le bal du reggae.

Collaborateur
Le Devoir

À L'Olympia, le dimanche 15 juin à 20h30. Première partie: Kiko Tru Rasta.

D Écouter La pièce-titre de l'album *Fly Rasta* de Ziggy Marley. ledevoir.com/culture/musique



PAUL BERGEN AGENCE FRANCE-PRESSE

Les ingrédients de la famille Marley sont présents dans plusieurs pièces du dernier opus de Ziggy Marley.

LE FESTIVAL DÉBUTE DANS MOINS DE 2 SEMAINES! 35^E ÉDITION

SOYEZ DE LA FÊTE DU 26 JUIN AU 6 JUILLET

RioTinto Alcan

ÉVÉNEMENTS SPÉCIAUX TD SALLE WILFRID-PELLETIER, PdA - 19h30

DANIEL LANOIS et ses invités EMMYLOU HARRIS ET TRIXIE WHITLEY JEUDI 26 JUIN

TONY BENNETT MARDI 1^{ER} JUILLET

B.B. KING GARY CLARK Jr. SAMEDI 5 JUILLET

LE FESTIVAL À LA MAISON SYMPHONIQUE MAISON SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL - 19h

CONCERT D'OUVERTURE en collaboration avec CBC Radio-Canada

ALAIN LEFÈVRE ET L'OSM L'HÉRITAGE DE GERSHWIN 26-27 JUIN

ELVIS COSTELLO SOLO DIMANCHE 29 JUIN

BRAD MEHLDAU SOLO MARDI 1^{ER} JUILLET

JAZZ BEAT HYATT REGENCY MONTRÉAL en collaboration avec ckrmusic.ca

NEWPORT JAZZ FESTIVAL: NOW GO avec RANDY BRECKER, ANAT COHEN, LARRY GRENADIER, MARK WHITFIELD, CLARENCE PENN, KARRIN ALLYSON et PETER MARTIN

DANILO PÉREZ avec BRIAN BLADE et JOHN PATITUCCI JEUDI 26 JUIN

KENNY GARRETT QUINTET MARDI 1^{ER} JUILLET

FREDDY COLE QUARTET VENDREDI 4 JUILLET

LES RYTHMES MÉTROPOLIS - 20h30

ANGÉLIQUE KIDJO Première partie: KARIM DIOUF JEUDI 26 JUIN Places assises réservées disponibles

TROMBONE SHORTY & ORLEANS AVENUE Première partie: HYPNOTIC BRASS ENSEMBLE LUNDI 30 JUIN

REGGAE NITE !!! **SLY & ROBBIE** **BURNING SPEAR** MARDI 1^{ER} JUILLET

BILLETS

PLACE DES ARTS ET MAISON SYMPHONIQUE
514 842-2112
laplacearts.com

MÉTROPOLIS
1 855 790-1245
admission.com
ticketmaster.ca

MONTREALJAZZFEST.COM

[/montrealjazzfest](https://www.facebook.com/montrealjazzfest) @MtJazzFestival



Bell

LOTO QUÉBEC

SAO

Heineken

CBC Radio-Canada

Canada

Montréal

TOURISME Montréal

Québec

12^e FESTIVAL DE MUSIQUE MONTRÉAL baroque 2014 19-22 juin

BEEHOVEN VIVALDI RAMEAU BACH

& la nature

www.montrealbaroque.com 514 845 7171

Avec le soutien de: Ville de Montréal, McGill School of Music, École de musique Schulich, CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL, Canadian Heritage, Patrimoine canadien, Conseil des arts et des lettres Québec, Réseau de festivals et événements culturels Montréal, 99.5, DESTINATION CENTRE-VILLE MONTRÉAL

CULTURE › SUR LES SCÈNES

Le rire comme arme de résilience

Rébecca Déraspe crée *Peau d'ours*, une comédie estivale mue par l'angoisse de la mort

MARIE LABRECQUE

Rébecca Déraspe se décrit comme une auteure «caustique». Qui a vu son savoureux *Votre crucifixion*, lors de la dernière édition des Contes urbains consacrée à la relève dramaturgique, connaît son don pour la dérision. Mais, comme souvent, le rire cache une dimension sombre. «J'essaie de trouver la ligne entre le drame et l'humour dans toutes mes pièces, de ne pas m'en tenir à un seul ton; de trouver l'humanité dans la caricature. L'humour est très important pour moi, parce que c'est mon arme de résilience depuis toujours. Et c'est la façon qu'ont mes personnages de se guérir. Mais il y a une blessure.»

Aussi, lorsque la jeune auteure a rencontré les dirigeants du Petit Théâtre du Nord, cette oasis de création en été qui lui a commandé une pièce, afin d'explorer des thèmes potentiels, leurs discussions ont débouché sur une angoisse commune — et presque universelle —, la peur de la finitude. «Pas juste la peur de la mort concrète, précise-t-elle. Mais de la finitude des choses, d'un couple, d'une relation, de l'enfance... Toutes ces petites morts. Dans *Peau d'ours*, j'ai essayé de confronter chacun des personnages à un type différent de fin. Pour moi, toutes ces fins se répondent. J'aborde aussi toutes ces activités qu'on fait pour éviter d'être confronté à la conscience de la mort.»

Pas très jojo comme thème de pièce estivale, convient Rébecca Déraspe. «Mais j'aime beaucoup parler de

«Moi, j'essaie de faire un peu la paix avec ma peur de la mort en écrivant là-dessus. Ça ne fonctionne pas du tout!»

Rébecca Déraspe

sujets corsés, profonds, de façon légère, humaine. Je pense que j'ai réussi. Pour moi, ces thèmes plus lourds n'empêchent pas du tout l'humour. Au contraire. Le rire permet de dire les choses de façon moins aride. Et parfois d'en dire plus ou presque.»

Fuir la mort

Notre société, constate la dramaturge, n'accepte plus la durée nécessaire à l'étape de deuil. «Quelqu'un de mon entourage a perdu deux proches dans un accident tragique dernièrement, et les gens sont tannés de la voir pleurer. Faut se reprendre en mains... Mais le deuil, ça prend du temps! Non seulement il faut faire le deuil de l'être disparu, mais c'est un processus quasi philosophique de devoir accepter que le passage sur terre est éphémère.» De trouver un sens.

L'abandon des cultes et traditions n'aiderait pas à apaiser notre détresse. «On m'a dit que dans la religion juive, lorsque quelqu'un meurt, les

proches s'enferment pendant quelques jours avec des photos du défunt pour penser à cette personne. Je trouve cela hyper réconfortant. Quand le culte est précis, on est moins dans l'inconnu. Il y a là quelque chose de rassurant. Ici, on n'a plus vraiment de balises déterminées, ce qui est épouvantable. Moi, j'essaie de faire un peu la paix avec ma peur de la mort en écrivant là-dessus. Ça ne fonctionne pas du tout!», s'esclaffe-t-elle.

Cette anxiété habite Rébecca Déraspe depuis toujours. «À cinq ans, je réveillais mes parents parce que j'avais peur d'avoir le sida... Il y a eu des décès dans ma famille quand j'étais petite, et peut-être qu'ils ont alimenté cette angoisse.» Une angoisse métaphysique qui, pour l'être humain, peut devenir soit une entrave, soit un moteur le poussant à s'accomplir ou à profiter de la vie tant qu'elle dure.

Un humour révélateur

Mais rassurez-vous: cette appréhension de la mort ne constitue que le sous-texte de la création interprétée par Stéphane Jacques, Eric Bernier, Myriam Poirier et Louise Cardinal. Au premier degré, *Peau d'ours* raconte comment un couple qui vit une remise en question voit son week-end d'amoureux au chalet perturbé par l'intrusion de deux personnages. Dont une femme qui a fui une retraite silencieuse censée l'aider à gérer son hypocondrie...

Dans ce huis clos «chargé en émotions», la vérité de chacun va se révéler. L'auteure a tenté d'y atteindre un équilibre entre l'humanité des sentiments, le drame et la vision



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

C'est l'humour qui permet à Rébecca Déraspe de porter un regard affectueux sur l'humain.

caustique qui lui est propre.

Ce même humour qui permet à Rébecca Déraspe de porter un regard affectueux sur l'humain, de «l'aimer dans ses facettes plus sombres», va être à l'honneur dans une autre création cet été, au Théâtre de la Petite Marée, à Bonaventure. Et ce, même si *Le merveilleux voyage de Réal de*

Montréal, adaptation d'un classique suédois de Selma Lagerlöf, s'adresse au jeune public.

Depuis le succès de *Deux ans de votre vie*, sa première production professionnelle couronnée d'un prix décerné par le public du Théâtre d'Aujourd'hui en 2012, la dramaturge peut se concentrer à plein temps sur l'écriture.

Pour cette artiste qui craint tant la fin, ce n'est manifestement que le début.

Collaboratrice
Le Devoir

PEAU D'OURS

Texte: Rébecca Déraspe. Mise en scène: Sébastien Gauthier. Du 20 juin au 23 août, à Blainville.



VASILY MAXIMOV AGENCE FRANCE-PRESSE

Pierre Richard assure que *Pierre Richard III* met fin à son cycle autobiographique.

Les confessions du grand blond

Dans *Pierre Richard III*, l'humoriste, acteur et réalisateur livre ses souvenirs professionnels

FRANÇOIS LÉVESQUE

Il sera pour toujours le grand blond avec une chaussure noire, ce tendre pitre que des agents secrets prennent à tort pour un espion. Vedette de quantité de comédies à succès, comme *Le jouet* et *Les compères*, Pierre Richard s'est également donné, en tant que réalisateur, l'un de ses rôles les plus emblématiques: le distrait, dans le film du même nom. Or Pierre Richard est également un homme de scène. Depuis dix ans, il y revisite sa vie et son œuvre dans des spectacles solos. *Pierre Richard III*, notez le clin d'œil à Shakespeare, est le troisième de la série.

«Je puise dans ma vie professionnelle pour une troisième fois, c'est vrai, mais cette fois-ci j'ai un partenaire formidable qui est l'écran géant, sur lequel sont projetées certaines des scènes les plus mémorables que j'ai tournées, et que je commente, devant les gens, explique Pierre Richard. Évidemment, les scènes en question sont drôles en elles-mêmes, c'est pour ça qu'on s'en souvient, mais en les commentant de la sorte, en expliquant par exemple le contexte de tournage ou quelle gaffe j'ai commise à ce moment-là, ça double la charge comique.»

Le procédé déclenche ainsi la machine à réminiscences alors que Pierre Richard se souvient de sa première rencontre avec

Gérard Depardieu, qui lui donna la réplique entre autres dans *La chèvre* et *Les fugitifs*. Et avec Francis Veber, qui les y dirigea. Et avec Yves Robert, qui lança Pierre Richard dans *Alexandre le Bienheureux* avant de lui donner la vedette dans *Le grand blond* et sa suite.

Loin de la nostalgie

«J'avais adoré l'expérience avec le premier spectacle, *Détournement de mémoire* [2003], mais le second, *Franchise postale*, m'avait beaucoup moins satisfait. Je tenais à revisiter la formule une dernière fois, en mieux. Je crois y être arrivé», confie Pierre Richard.

Entre souvenirs et anecdotes, le personnage cède la place à l'homme. «C'est vrai que je parle un peu de moi, parce qu'il ne s'agit pas uniquement d'un spectacle humoristique. Il y a aussi des passages plus émouvants.» Avec une carrière, forcément, plus longue derrière que devant, Pierre Richard évoque le temps qui passe, les amis disparus — Jean Carmet, Gérard Oury —, sans toutefois s'apitoyer. «J'essaie de me tenir loin de la nostalgie.»

La preuve, *Pierre Richard III* clôt le cycle autobiographique, assure le principal intéressé.

Le Devoir

Au Saint-Denis 2
du 17 au 26 juin.

FABULEUX
FABERGÉ

JOAILLIER DES TSARS



La plus grande collection Fabergé à l'extérieur de la Russie
présentée en exclusivité canadienne

DÈS AUJOURD'HUI
mbam.qc.ca/faberge



VMFA

VIRGINIA MUSEUM OF FINE ARTS

OSLER

Avocats

Bell

M

AIR CANADA

RICHTER

Une exposition organisée par le Virginia Museum of Fine Arts, Richmond, en collaboration avec le Musée des beaux-arts de Montréal, Carl Fabergé, Œuf de Pâques impérial dit du tsarévitch, 1912, Richmond, Virginia Museum of Fine Arts, Bequest of Lillian Thomas Pratt. Photo Katherine Wetzel © Virginia Museum of Fine Arts

CULTURE › DE VISU

Aires libres s'ouvre à la sculpture monumentale

La commissaire Aseman Sabet imprime une nouvelle direction à la manifestation d'art public

AIRES LIBRES
MANIFESTATION D'ART
PUBLIC : ENTRE
LES LIGNESRue Sainte-Catherine, entre
Saint-Hubert et Papineau,
jusqu'au 1^{er} septembre

MARIE-ÈVE CHARRON

L'intitulé Aires libres désigne, pour une septième édition, la piétonnisation culturelle de la rue Sainte-Catherine dans le Village. C'est dans ce cadre que *Les boules roses* de Claude Cormier ont fait leur apparition, signe distinctif qui plane encore cette année sur l'ensemble des autres installations et activités de l'événement se déroulant sur l'artère pour la période estivale. Depuis qu'elle a été confiée à des commissaires reconnus, la Manifestation d'art public qui en est le cœur est en voie de s'imposer pour sa crédibilité en art contemporain.

L'inscription d'œuvres d'art dans ce contexte demeure un défi de taille, tant la surcharge visuelle signalétique et publicitaire prévaut. La multiplication des terrasses sur ce tronçon de la rue offre, il est vrai, la possibilité d'attirer un public nombreux, mais en retour des installations accaparantes, qui peuvent masquer les œuvres d'art.

En cela, un tel événement d'art contemporain soulève des questions sur ses modalités d'inscription dans l'espace public, lequel ici est chargé à la fois de signes et de spectateurs potentiels. Les œuvres doivent-elles mimer les composantes contextuelles et jouer d'une discrétion critique, heurter par leur présence les piétons et les usagers ou

Nicolas Fleming, *Il s'occupait, c'est vrai, de nos intérêts et de nos biens*, 2014, matériaux mixtes.

encore ne pas tenir compte des éléments en présence? Sur quels aspects de l'espace public l'art doit-il intervenir?

Sans soulever ces questions directement, la présente édi-

À la consommation visuelle rapide qui domine dans la rue, les œuvres imposent au regard de ralentir

tion menée par la commissaire Aseman Sabet prend une direction claire en revisitant la tradition du monument. Avec la présentation de cinq sculptures imposantes produites spécifiquement pour l'événement,

la commissaire introduit une nouveauté à la nature du parcours, qui, jusqu'à présent, se cantonnait sur les panneaux photographiques et les surfaces murales. À l'été 2013, sous l'égide de Marie-Eve Beaupré, les applications murales de Dominique Pétrin n'avaient pas manqué de retenir l'attention par leur audace, qui avait donné toute son efficacité à l'édition bien nommée *«Habiter sa couleur»*.

Les sculptures cette année, qui s'ajoutent aux œuvres sur panneaux et à une intervention sur l'édicule du métro Beau-

dry, permettent toutefois d'occuper l'espace par leur volume et d'interagir avec d'autres composantes environnantes.

Zones grises

À la consommation visuelle rapide qui domine dans la rue, les œuvres imposent au regard de ralentir, car tout se passe avec elles *«entre les lignes»*, comme le dit le thème, qui traite à la fois de ce qui se trouve dans les zones grises et de ce qui relève du langage formel, du trait et du dessin. L'œuvre de Nicolas Fleming est des plus énigmatiques, avec son enclos en bois qui enferme et révèle des monolithes. Les ma-

tériaux bruts, l'aspect inachevé, tranchent avec le clinquant de vitrines et mettent en relief l'activité de monstration, réelle épreuve dans ce contexte.

Valérie Blass présente un bronze où le réseau de tiges s'entremêle de cordes qui, elles, sont suspendues par des mains, confondant qui de la structure ou du corps supporte. Tandis que cette sculpture semble deviser sur l'attachement et la rencontre — sur le corps devenant objet, et inversement —, l'œuvre de Catherine Bolduc met en scène des colliers de perles avec des chaînes, de celles qui décorent et de celles qui emprisonnent. Le dispositif, fait de portes closes et de miroirs, connote l'assemblage des activités de séduction et de fétichisme dont le quartier est le théâtre.

Les sculptures de Patrick Coutu et de Louis Bouvier conversent plus directement avec la tradition du monument, mais sans la célébration d'événements ou de personnages historiques à laquelle elle se consacre habituellement. L'œuvre de Coutu, dans son titre, porte aux nues l'athéisme sous la forme d'une chute dont la composition repose sur la concrétude des mathématiques. Bouvier, quant à lui, fait se rencontrer colonnes classiques et ornements kitsch, déboulonne les premières pour élever les seconds.

N'était le fait qu'elles se trouvent près des trottoirs, coincées près des terrasses par exemple, car on les verrait plus volontiers au centre de la chaussée, les sculptures constituent un corpus des plus solides, avec des pièces fortes et inédites, trouvant aussi à

réunir des artistes plus ou moins établis. Les panneaux photographiques ne sont pas en reste avec les œuvres de Cynthia Girard, de Max Wyse et de David Lafrance, qui sont soit des reproductions d'œuvres peintes, soit des productions numériques.

Le transfert sur un support dans l'espace public est plus manifeste chez le peintre Jean-Benoît Pouliot, qui a adapté sa méthode de travail pour les vitrines monumentales de la Banque Nationale. Il a projeté, photographié et agrandi des vétilles de plastique trouvées par terre, s'approchant ainsi du vitrail. Quant au duo formé par Jim Holyoak et Matt Shane, il a dessiné un bestiaire hétéroclite qui flotte sur les vitres de l'édicule du métro Beaudry, dans un registre toutefois plus bon enfant que ses réalisations sur papier.

Les œuvres parviennent à insuffler des réflexions dans un endroit où les effets de surface sont pourtant légion. Elles doivent aussi disputer l'attention avec la pléthore d'autres activités, comme celle du FIMA, le Festival international Montréal en arts, et les tentes de ses multiples exposants, déjà en cours d'installation lors de notre visite et qui prendront beaucoup de place en fin de semaine. Pour en bénéficier pleinement, autant prévoir de parcourir les lieux plus d'une fois cet été.

Collaboratrice
Le Devoir

D Voir D'autres œuvres exposées dans le cadre d'Aires libres. ledevoir.com/culture/arts-visuels

Nous réveillerons-nous trop tard?
La mondialisation nous détruira-t-elle?

du 25 mai au 15 juin

Visitez l'exposition de peintures de

ANDRÉ LIBREX

«RÉVEILLE!...»

Entrée libre :

Samedi et dimanche de 13 à 16 h

HUNTINGDON. Salle Langevin

En semaine sur réservation :

450 264 5411 poste 243

www.andrelibrex.ca

Céramique sur l'herbe
11^e anniversaire

Céra
Mystic 2014

DU 21 JUIN AU 1^{er} JUILLET

Une trentaine de céramistes chevronnés de partout au Québec exposent leurs plus récentes créations dans notre jardin et notre galerie. 11^e édition de l'incontournable de la céramique Québécoise.

Invités « coup de cœur 2014 »
Alexandra Kulinenko & Fedir Kurkehi, céramiques traditionnelles d'Ukraine.

Guinguette « Mystic Dogs et FritzBurgers »

Aires de repos sous les parasols, musique d'ambiance, léger menu BBQ, bière, vin, cidre et jus divers pour vous restaurer. Venez partager avec nous, sur l'herbe, cette fête de la céramique québécoise.

« Relève 2014 »
Katrina Colbourne, récemment diplômée du département de céramique du Cegep du Vieux Montréal.

« En galerie »
Le potier, 10,000 ans de complicité avec le cuisinier.



ENTRÉE LIBRE.

DE 10 H À 18 H

248 chemin Mystic,
Mystic
(2 km au nord de Bedford)

www.ceramystic.com

450 248-3551 ceramystic@ceramystic.com

Co-présentée par Sony et ICI MUSIQUE en collaboration avec lait

EXPOSITION

30 MAI AU 13 OCTOBRE 2014



MUSIQUE
LE QUÉBEC DE CHARLEBOIS
À ARCADE FIRE

admission

division de ticketmaster
1-855-790-1245
admission.com

ÉVITEZ LES FILES: ACHETEZ VOS BILLETS
EN LIGNE! ÉCONOMISEZ LES FRAIS
DE SERVICE AVANT LE 29 MAI.

MUSEE-MCCORD.QC.CA

690, RUE SHERBROOKE OUEST, MÉTRO MCGILL

MUSÉE
McCord

ELLE

Rouge
107,3 fm

STURRO

MODER
DESIGN

FESTIVAL
JAZZ

Bell
FRANCOFONES
DE MONTRÉAL

LA
VITRINE

SOFITEL
MONTREAL LE CARRE DORE

The Gazette

24

Québec

MONTRÉAL

CULTURE DE VISU

MÉDIAS



AURÉLIE VANDEWYNCKELE/ARTEXTE

Artexte présente les œuvres de la peintre et réalisatrice Joyce Wieland. Ici, une image tirée du film *A & B in Ontario*.

L'œil du pouvoir

Le Centre Artexte lance un programme d'expositions intitulé *Document* qui s'ouvre sur le travail de Joyce Wieland

DOCUMENTS

De Joyce Wieland, au Centre Artexte, jusqu'au 21 juin.

NICOLAS MAVRIKAKIS

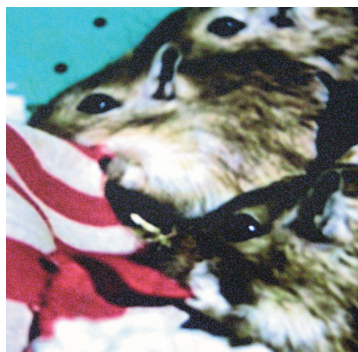
Le Centre Artexte lance un nouveau programme d'expositions intitulé *Documents*. Chaque année, dans ses espaces de présentation, ce centre, ouvert au grand public, mettra en avant sa « collection documentaire qui touche à tous les aspects des arts visuels de 1965 à nos jours, et qui porte une attention particulière aux productions du Québec et du Canada ». Fondé en 1980, Artexte, c'est entre autres 7300 dossiers d'artistes, 22000 monographies, les éditions Artexte, mais aussi un site de recherche où vous pourrez trouver des textes libres de droit (e-artexte.ca)...

C'est Joyce Wieland, première artiste vivante à avoir eu une rétrospective au Musée des beaux-arts du Canada (en 1971), qui ouvre ici le bal de cette nouvelle série d'expositions. Le visiteur pourra y consulter des catalogues d'exposition et plusieurs livres sur cette artiste : *Véritable amour patriotique, Writings and Drawings* (1952-1971), *The Films of Joyce Wieland* de Kathryn Elder... Vous pourrez aussi y voir deux courts films où règne un humour grinçant et très engagé.

Dans *Rat Life and Diet in North America* (1968), Wieland annonce dès le début du film qu'elle a voulu créer une œuvre « contre la structure corporative militaro-industrielle » qui domine notre monde. Cela pourra sembler paradoxal, mais pour ce faire, durant six mois, elle filma des gerboises dans diverses activités, dont celle d'être guettées par des chats...

À travers ces animaux en action, elle a bâti un court métrage sur la dissidence politique au moment de la guerre du Vietnam, mais aussi sur l'indépendance politique et économique du Canada. Les gerboises dissidentes viennent se réfugier chez nous, pays décrit dans le récit comme étant possédé à 72% par les industries états-uniennes et comme étant peuplé de 3% de communistes... Cela nous vaudra (dans le film) d'être envahis par la CIA. Cette satire et allégorie avait alors été décrite par le cinéaste underground Jonas Mekas comme « le meilleur film politique ».

Vous pourrez aussi regarder *A & B in Ontario* (film tourné en 1967, mais monté seulement en 1984) que Wieland a réalisé avec le photographe, cinéaste et critique d'art états-unien Hollis Frampton. Il s'agit d'une sorte de chassé-croisé filmique qui semble amorcer un dialogue amoureux, mais qui vire vite à la lutte de pouvoir. Wieland et Frampton se suivent, se poursuivent, s'épient, avec la caméra au poing qui fait un bruit



FRANÇOIS PISAPIA
Des images de *Rat Life and Diet in North America* de Joyce Wieland.

qui, dans les circonstances, pourra évoquer celui d'une mitrailleuse... Cela débute dans l'espace d'une maison, dans l'espace privé, pour se poursuivre dans l'espace public, dans les rues et sur les bords du lac Ontario.

Chacun des deux protagonistes veut filmer l'autre. Une manière de parler de l'opposition entre sujet et objet. Ici, Wieland, en tant que femme, semble refuser ce statut d'objet regardé pour tenter de devenir un être qui s'approprie le monde. Un commentateur féministe qui bien sûr parle aussi du fait qu'il y avait peu de cinéastes femmes à l'époque. Les choses ont-elles vraiment changé depuis?

Signalons que le Centre Artexte organise une série de lectures intitulée « Une heure, un livre ». Le 20 juin, à 18 h, c'est l'écrivain, réalisateur et commissaire Daniel Canty qui se penchera sur *Sklep cynamonowe* (Les boutiques de cannelle) de 1934, l'autobiographie fabulée de Bruno Schulz.

Collaborateur
Le Devoir

D Voir : D'autres images tirées de la collection documentaire d'Artexte. ledevoir.com/culture/arts-visuels

Le 7 juin 20^e anniversaire FLEUVE-MÉMOIRE 1994-2014

LARGAGE

Pour le 20^e anniversaire du largage des 19 000 pièces céramiques du projet Migrations au fonds du fleuve Saint-Laurent, René Derouin a créé huit linogravures inédites et de nouvelles statuettes lors d'un récent séjour au Mexique. Ces petits formats seront mis en vente à prix accessibles afin d'aider le financement du symposium d'art nature de Val-David.

Credit photo : Jeanne Hloller

Info : mcossette@fondationderouin.com tél : 819 322-7167
www.jardinsduprecambrien.com www.jardinsduprecambrien.com/boutique (à partir du 7 juin)

Les noces d'or

Il y a 50 ans naissait *Le Journal de Montréal*, encore et toujours fidèle à ses origines

STÉPHANE BAILLARGEON

Les chroniqueurs sportifs ou politiques le savent: il faut se méfier des prévisions, surtout quand elles concernent le futur.

« Bien malin, celui qui, le 15 juin 1964, aurait pu prédire la popularité du Journal de Montréal, rappelle le premier paragraphe de l'*Historique de l'entreprise* diffusé en ligne par ce média devenu surpuissant. À l'époque, dans la métropole, la concurrence est des plus vives entre les quotidiens francophones et il ne semble pas y avoir de place pour un nouveau joueur alors que La Presse, Le Devoir et Montréal-Matin ont fidélisé leur lectorat. D'ailleurs, à sa naissance, le nouveau-né montréalais est mal accueilli par ses pairs de la presse écrite. Le directeur du Devoir déclare même que ce journal tomberait à l'autonne avec les feuilles mortes! »

Résultat: le tirage du *Devoir* n'a pas beaucoup bougé, le *Montréal-Matin* est mort, comme le *Montreal Star*, tandis que *Le Journal de Montréal* (*JdeM*) a ravi à La Presse son titre de « plus grand quotidien français d'Amérique ». Le *JdeM* cumule maintenant son million de lecteurs. Les « feuilles » vives ont en plus permis à Québecor de développer une entreprise multimilliardaire.

En un week-end

Cette incroyable aventure est lancée avec de petits moyens additionnés à une très grande audace, à la faveur d'une grève des typographes de La Presse déclenchée début juin 1964. Pierre Péladeau, qui possède des hebdomadaires, des journaux à potins et une imprimerie, demande à son directeur des publications André Lecompte de constituer une équipe de journalistes pour lancer rapidement un quotidien capable de combler le vide en kiosque. Les collaborateurs sont recrutés en deux jours dans les stations de radio « pour pallier l'accès au fil de presse refusé par les autres médias ».

Le premier numéro du lundi 15 juin est entièrement reproduit dans l'édition d'aujourd'hui du *JdeM*. La une historique est reprise ici. Tout ce qui va assurer la réussite exponentielle de la publication s'y trouve déjà en gestation: les gros titres et les photos mais pas de textes, les faits divers et les potins artistiques. Il n'y manque que les sports et les couleurs, qui viendront plus tard, comme les commentateurs-vedettes, même si André Rufin, ami du patron et scripteur humoristique, chronique dès le départ, et tous les jours s'il vous plaît.

« Dès le début, le Journal traite toute information sur le modèle du fait divers », résume Martine Paquette, enseignante au collège Montmorency, coauteure de *Sociologie des médias* (Fides). « Ce traitement fait que les gens se sentent près de ce qui se passe. C'est un média axé sur la proximité quotidienne de toute sorte. S'il parle politique, par exemple, il adopte un ton familier, sans froideur, en s'intéressant à l'impact sur les gens, leur niveau de vie, leur famille. L'information se soucie constamment de l'individu plutôt que des institutions. »

Le tirage passe la barre des 80 000 exemplaires mais replonge à 10 000 après le retour de La Presse aux affaires, en janvier 1965. Pierre Péladeau (1925-1997) et son équipe tiennent le fort pendant sept longues années de vaches mai-

VOICI LE NOUVEAU QUOTIDIEN

LE JOURNAL 10c de MONTREAL

Pendant que la CONFUSION entoure l'enfant GUYNEMER

on doit protéger NAESSENS à la carabine

Chasse à l'homme à 90 milles à l'heure

FUYARD

abattu par la POLICE

Mariage secret de Ginette Ravel

SOURCE JOURNAL DE MONTRÉAL

La une de la première édition du *Journal de Montréal* le 15 juin 1964

gres, sans profits, toujours au bord de la faillite.

Les coups d'aplomb relançant la machine, qui s'emballent finalement. Le *Journal* de format tabloïd est diffusé très tôt le matin pour concurrencer les publications de fin d'après-midi. Les pages ne proposent aucun éditorial pour se démarquer du *Montréal-Matin* (affilié à l'Union nationale) et de La Presse (d'obédience libérale), mais accueillent le leader indépendantiste et ex-journaliste René Lévesque, comme chroniqueur, dès 1970. La publication mise aussi de plus en plus sur le sport, avec les chroniques de Jacques Beauchamp. Elle paraît le dimanche et s'intègre à une structure verticale de production et de diffusion qui lie une imprimerie et un système de distribution (Les Messageries dynamiques).

KISS et pitoune

« Le Journal n'a rien inventé, mais M. Péladeau a eu l'idée de génie d'importer et d'adapter des formules éprouvées depuis des décennies aux États-Unis », dit Marc-François Bernier, professeur de journalisme à l'Université d'Ottawa. Lui-même a travaillé au *Journal de Québec*, petit frère de la capitale né en 1967. « Le Journal de Montréal reproduit ici le modèle de la grande presse industrielle, populaire et populiste, faite pour faire des sous. [...] Il a aussi introduit ici le "human interest" dans la couverture. À la longue, le modèle méprisé par les autres a été beaucoup imité et cet angle tourne maintenant à la caricature, surtout à la télévision, mé-

dia de l'émotion par excellence. »

Péladeau père résumait ce canevass par la formule américaine KISS: « Keep it simple stupid ». Dans une entrevue au *Devoir* publiée il y a tout juste vingt ans, au moment du trentième anniversaire, il exposait autrement la leçon apprise du magnat des médias Robert Murdoch en se servant de l'exemple de la fameuse « pitoune de la page 7 » qu'a longtemps publiée le *JdeM*: « Si le concurrent en met une en page 7, tu en mets une en 3; s'il la met en 3, tu en mets deux! Voilà! »

Et ça continue

La *pin-up* se reointe dans la section *Sac de chips* du site en ligne. Le sang coule moins, mais c'est tout aussi vrai dans la société. « Ce média est encore le reflet de son époque », dit la spécialiste Martine Paquette, qui porte le même jugement envers les idéologies présentes dans la publication depuis longtemps, un certain nationalisme, une certaine droite économique, tout en acceptant une pluralité des opinions. Depuis le long et profond conflit

de travail du tournant de la décennie, *Le Journal de Montréal* se fait avec un quart des journalistes et des dizaines de chroniqueurs invités.

« M. Péladeau a travaillé autant le fond que la forme pour créer un journal original, dit encore la sociologue des médias. À la longue, une fois la bonne recette trouvée, elle n'a pas beaucoup évolué. Au début, Le Journal de Montréal se fondait sur les trois S: le sport, le sang, le sexe. Maintenant, il y a encore plus de sport et on a ajouté de l'enquête et beaucoup, beaucoup de commentaires. »

N'est-ce pas le lot partout, y compris ici? Le professeur Bernier y voit plutôt une certaine concentration idéologique, ne serait-ce que pour promouvoir certaines idées et la réputation du fils héritier, Pierre Karl Péladeau, maintenant député du PQ et aspirant probable à la succession de Pauline Marois. « Il n'y avait pas cet activisme pendant les premières décennies, dit-il. Maintenant, on cherche un peu à dire aux gens quoi penser... »

Le Devoir

GALERIE BERNARD

JEAN-FRANÇOIS GIRARD
POÉSIE DE SURVIE

L'exposition se poursuit
Jusqu'au 28 juin 2014
3926, rue Saint-Denis, Montréal
514 277 0770 — galeriebernard.ca

3 août – JOLIETTE - concert tout Brahms
Deutsche Kammerphilharmonie Bremen
Direction : Paavo Järvi

17 août – OTTAWA
L'exposition Gustave Doré au Musée
Collection de ruines de Mackenzie-King

27 août – QUÉBEC
Lyman – Morrice et Matisse au Musée

www.lesbeauxdetours.com
514-352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rosemont
Titulaire d'un permis du Québec

CINÉMA

Les deux faces de l'homme

THE DOUBLE

Réalisation : Richard Ayoade. Scénario : Richard Ayoade, d'après le roman de Fedor Dostoïevski. Avec Jesse Eisenberg, Mia Wasikowska, Sally Hawkins, Chris Morris, Wallace Shawn, James Fox, Noah Taylor. Image : Erik Wilson. Musique : Andrew Hewitt. Montage : Nick Fenton. Grande-Bretagne, 2013, 93 minutes. Cinéma du Parc.

ODILE TREMBLAY

Au dernier Festival de Toronto, deux cinéastes exploraient le thème du double, une dualité intérieure matérialisée : Denis Villeneuve avec *Enemy*, d'après un roman de Saramago, et le Britannique Richard Ayoade (à qui on devait *Submarine*), qui a adapté *The Double* de Dostoïevski.

Comme Saramago s'était dit influencé par le maître russe, la boucle est bouclée. Or voici que *The Double* d'Ayoade prend l'affiche, un film tourné en studio dans une atmosphère kafkaïenne, amplifiée par des bureaux rétro des années 80 où errent des personnages aussi délavés que les couleurs du film. Il s'agit d'une œuvre au charme visuel absurde long-temps ravageur (on s'en lasse), réalisée avec un soin extrême, des cadrages maniaques, des

éclairages parfaits, une musique toujours pertinente et ironique. Sous cette proposition, le film étouffe un peu, du moins il ne saurait s'échapper hors du cadre.

Côté esthétique, servie par le travail impeccable du directeur photo Erik Wilson, on sent l'influence de David Lynch, de Tim Burton, de Terry Gilliam, même du *Delicatessen* de Jeunet et Caro, en pénétrant dans cet univers de poésie absurde teintée d'inquiétude paranoïaque. D'ailleurs, un suicide ouvre la marche. Un désespéré se jette dans le vide. 1984 d'Orwell n'est pas loin. D'où sans doute des décors et accessoires (téléphones, ascenseurs, etc.) collés à cette époque.

Polanski était passé à deux doigts de porter le roman à l'écran, et on se demande à quoi l'entreprise aurait ressemblé sous sa gouverne.

Ici, Jesse Eisenberg incarne Simon, un jeune fonctionnaire timide et zélé que personne ne remarque, même pas sa flamme, Hannah, la jeune voisine d'immeuble et de bureau (Mia Wasikowska, actrice dont le minois enfantin apparemment sorti d'une bande dessinée fait fureur). Mais voilà que James, un être en tous points identique à lui (joué également par Eisenberg), mais pé-



The Double est réalisé avec un soin extrême, des cadrages maniaques, des éclairages parfaits.

tri de confiance en lui, aimé de tous, tombeur de ces dames, prend sa place au bureau et lui donne à faire le travail dont il tire gloire, en plus de séduire Hannah, de la tromper avec tout ce qui bouge et de briser la réputation de Simon.

Dans cet univers glauque où seuls le son du Scopitone et les crétineries télévisuelles apportent quelque distraction autre que les *partys* d'entreprises empressés, les persécutions des petits patrons et l'observation au télescope des agissements de la voisine, ni verdure, ni ligne d'horizon, ni même soleil au

loin. Des patrouilles ramassent les suicidés du jour en riant.

Le film aurait pu être sinistre, mais porté par la distanciation des interprètes, trois doigts de folie et des situations sans bon sens, il déborde d'humour. Eisenberg se régale en se dédoublant, deux faces d'un même personnage, dont personne ne veut voir la ressemblance gémellaire (ils sont habillés et coiffés pareillement en plus). Des personnages secondaires très amusants (Sally Hawkins en réceptionniste, Wallace Shawn et James Fox en affreux patrons) accen-

tuent l'irréalité cauchemardesque du huis clos.

Tout cela est bel et bon. Mais *The Double*, après sa brillante mise en abyme, fait du surplace, et la dernière partie perd son rythme, sans démentir dans son esthétique de fin du monde aux dominances de sépia qui ensablent les personnages jusqu'à les avaler. Quand Dostoïevski rencontre Kafka, ça donne à peu près ça. Bel exercice de style, mais le film se laisse quand même vite oublier.

Le Devoir



DREAMWORKS

How to Train Your Dragon 2 déborde d'effets spéciaux.

Tous les dragons ont un secret

HOW TO TRAIN YOUR DRAGON 2 (V.F. : DRAGONS 2)

Réalisation et scénario : Dean DeBlois, d'après le roman de Cressida Cowell. Avec les voix (version anglaise) de Jay Baruchel, Gerard Butler, America Ferrera, Cate Blanchett, Djimon Hounsou. Montage : John K. Carr. Musique : John Powell. États-Unis, 2014, 102 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Les studios DreamWorks Animation n'ont pas lésiné sur les moyens pour souligner leur vingtième anniversaire, misant sur des dragons enflammés et des Vikings endiablés qui avaient fait autrefois leur fortune. La suite de *How to Train Your Dragon* (2010) semblait ainsi toute désignée, plus ambitieuse sur le plan visuel, chargée de personnages qui n'ont pas dit leur dernier mot (un troisième épisode se profile déjà) et dont plusieurs sont pourvus de voix à l'aura prestigieuse, dont l'oscarisée Cate Blanchett à l'accent bien peu australien.

Dean DeBlois est maintenant seul en selle pour ce deuxième volet, délaissant les tourments du récit d'apprentissage pour une approche inspirée des fabricants de monstres en série, dont Godzilla, et des courses à obstacles ésotériques, à la Harry Potter. Ajoutez à cela une dimension écologique digne d'*Avatar* (en moins pompeux) et vous avez ici un épisode parfaitement calibré pour un triomphe estival d'envergure.

Ce constat n'a rien de négatif ou d'ironique, car tous les éléments mis en place dans cette aventure quasi chevaleresque fonctionnent à merveille, à commencer par la candeur contagieuse du jeune héros, Hiccup (la voix toujours nasal-

larde de Jay Baruchel), celui qui a fait des dragons des alliés aillés et non plus des ennemis à terrasser. Son exploit a donné à son village des allures de Disneyland, mais la quiétude sera de courte durée lorsqu'il découvre que des rivaux mettent en place une armée de dragons déchainés. Il tente alors une manœuvre digne de la diplomatie onusienne — le garçon déborde de naïveté... —, tentative ratée qui l'amène à découvrir un paradis perdu pour dragons en liberté et dominé par une protectrice (Cate Blanchett) qui détient la clé de son histoire familiale. La démarche psychanalytique sera toutefois de courte durée, interrompue par des batailles rangées d'une ampleur homérique.

La débauche d'effets utilisés par Dean DeBlois donne la mesure de son ambition, flirtant ouvertement avec les ingrédients des modes du moment (bonjour *Game of Thrones*) mais injectant à tout cela une bonne dose d'humanité et d'humour. Les rires, pourvus avec parcimonie par les voix de Johan Hill et surtout Kristen Wigg en guerrière libidineuse, n'ont toutefois pas la meilleure part, englutis dans une avalanche de séquences spectaculaires célébrant une nature luxuriante ou une faune bigarrée jusqu'à l'aveuglement.

Cet aréopage de héros virils et rugissants, ainsi que l'attachant Hiccup, semble persuadé que tous les dragons ont un secret. Détiendraient-ils aussi la recette du succès? Tel un alchimiste, Dean DeBlois est parfaitement convaincu de manipuler la bonne formule et, devant tant de virtuosité, on aurait tort de le contredire.

Collaborateur
Le Devoir

Du sommet à la fosse

LA PETITE REINE

Réalisation : Alexis Durand-Brault. Scénario : Sophie Lorain et Catherine Léger. Avec Laurence Leboeuf, Patrice Robitaille, Denis Bouchard, Josée Deschênes, Mélanie Pilon, Jeff Boudreau, René-Daniel Dubois. Image : Yves Bélanger. Montage : Louis-Philippe Rathé. Musique : Dazmo. Canada, 2014, 108 minutes.

ODILE TREMBLAY

Le cinéaste de *Ma fille, mon ange* réalise ici un film beaucoup plus efficace et réussi que le précédent. On ne parle pas de mise en scène d'audace ou d'exploration, mais d'un *biopic* bien fait, bien joué, sur un scénario mené rondement, qui nous renseigne non seulement sur le parcours de la cycliste Geneviève Jeanson, du sommet à la fosse, mais aussi sur les coulisses du sport de haut niveau. Un peu téléfilm de facture, mais de qualité, *La petite reine* est appelé à rejoindre le grand public, si faire se peut en ces temps où nos films maison peinent à trouver audience. Le fait que Geneviève Jeanson ait poussé à sa roue promotionnelle devrait aider.

Chose certaine, Alexis Durand-Brault révèle ici d'indéniables talents de directeur d'acteurs. Car la démonstration repose beaucoup sur les épaules des interprètes : Laurence Leboeuf, qui avoue être allée au bout d'elle-même en s'entraînant à la course cycliste des mois durant, confirme l'étendue de son talent, ici à la fois fragile et déterminée, manipulée par son entraîneur (Patrice Robitaille, vraiment solide en salaud parfois humain), l'un et l'autre seuls contre le monde, alors que les allégations de dopage s'accroissent et que la jeune athlète s'entête à nier la prise d'EPO, qu'elle s'injecte pourtant depuis l'âge de 16 ans.

On salue le scénario de Sophie Lorain et Catherine Léger, qui parvient à sauter sans temps mort du cas personnel au drame sportif universel (dans plusieurs disciplines de course, sans dopage, pas de victoire et les meilleurs tricheurs gagnent) en livrant une sorte de métaphore sur le podium à tout prix, au mépris de la santé et de la vérité d'athlètes réduits au rang de mécaniques humaines. Les scènes intimes de la liaison de la cycliste avec son entraîneur ne sont jamais racontées, plutôt violentes en fait.



FILMS SÉVILLE

Laurence Leboeuf s'est entraînée plusieurs mois à la course cycliste pour son rôle de Julie Arseneau (*alter ego* de Geneviève Jeanson).

Certaines scènes où il l'abandonne sur son vélo en plein désert, sans appuyer, donne froid dans le dos. Quant à Denis Bouchard et à Josée Deschênes, qui campent les parents de l'athlète, à l'écran plus naïfs que nature (en fait, le père de Geneviève Jeanson était au courant du dopage de sa fille), ils rendent à merveille le côté populaire des profils de monsieur et madame Tout-le-monde ballottés par des événements qui les dépassent. Les courses aussi sont crédibles. Alexis Durand-Brault est parvenu à tourner en Belgique le circuit de la Coupe du monde.

Tout cela, tourné à Montréal, dans l'Ouest américain où Jeanson s'est réfugiée

après le scandale et en Europe, relève de la production importante, qui s'est tirée d'affaire. On peut déplorer que *La petite reine* ne soit pas mis en scène de façon plus stylée. On est loin du film d'auteur. Mais avec des méthodes éprouvées au départ aux États-Unis, il émeut, il convainc, il apprend au spectateur comment la machine fonctionne. D'autant plus que l'affaire Geneviève Jeanson avait connu ici un grand retentissement. Ses bons interprètes font le reste. Et production grand public pour production grand public, celle-ci possède le mérite d'avoir une véritable efficacité.

Le Devoir

L'homme des stars

SUPERMENSCH : THE LEGEND OF SHEP GORDON

Scénario et réalisation : Mike Myers. Image : Michael Pruitt-Bruun. Montage : Joseph Krings. États-Unis, 2013, 84 minutes

FRANÇOIS LÉVESQUE

Mensch : dans la culture juive, personne intègre et honorable. *Supermensch* : dans le milieu du show-business américain, Shep Gordon, agents des stars. Le documentaire *Supermensch : The Legend of Shep Gordon* revient sur la carrière ahurissante de cet homme inconnu du public, mais adulé par les plus célèbres de ce monde.

Réalisé avec fougue et imagination par l'acteur Mike Myers (alias Austin Powers), *Supermensch* semble procéder à l'instinct. Le résultat, éparpillé et truculent, s'avère intéressant mais superficiel. Toute la première demi-heure, le réalisateur la consacre au premier client de Shep Gordon, Alice Cooper, qu'il représente depuis près de 45 ans. Un parcours rocambolesque que le leur.

Lorsqu'il aboutit dans un motel de Los Angeles avec pour tout bagage ses lunettes à larges montures et un carton d'acide (« on en était alors tous là », Gordon, 22 ans, n'a pas l'ombre du début d'un commencement de plan de carrière. À l'époque, deux jeunes gens traînent au bord de la piscine de l'établissement. Il s'agit de Janis Joplin et de Jimi Hendrix. C'est sur le conseil de ce dernier que Gordon entreprend de devenir agent d'artistes. « Tu devrais représenter ce gars, Alice Cooper », lui suggère encore Hendrix, le plus improbable Pygmalion qui soit. Néophyte ou presque, Alice Cooper accepte l'offre de Gordon. Ensemble, ils font le pacte de ne pas se lâcher tant qu'ils ne seront pas devenus tous les deux millionnaires. La suite, comme on dit, c'est de l'histoire.

D'Anne Murray à Blondie en passant par Willie Nelson, Gordon s'est en effet imposé. Mike Myers résume ainsi un barbe-cue sur son île privée : « C'est comme être chez madame Tussauds avec un cochon. »

Les amis Michael Douglas et Sylvester Stallone témoignent. Le sujet lui-même se montre franc (et livre des archives fabuleuses), parle de cette famille qu'il regrette de ne pas avoir eue. Paradoxalement, pour un homme qui a fait du strass son métier, l'illustre impresario s'en méfie. « Rien à propos de la célébrité n'est sain », assure-t-il. Cette seule assertion eût mérité un documentaire.

Le Devoir



FILMS SÉVILLE

Shep Gordon

EXCENTRIS



JEUNE ET JOLIE
FRANÇOIS OZON - 94 MIN. - V.O. FRANÇAISE

ET AUSSI À L'AFFICHE :

LA BATAILLE DE SOLFÉRINO

JUSTINE TRIET

SUZANNE

KATELL GUILLEVÉRE

THE IMMIGRANT (L'IMMIGRANTE)

JAMES GRAY

FADING GIGOLO

(APPRENTI GIGOLO)

JOHN TURTURRO

FESTIVAL MURAL DU 12 AU 15 JUIN

POUR CONNAÎTRE LA PROGRAMMATION, CONSULTEZ NOTRE SITE WEB.

BILLETTERIE : 514 847-2206
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL

ET AUSSI DE NOMBREUX TITRES SUR
CINEMAEXCENTRIS.COM

